

Kaouthar Trojette

Fondatrice du Club de Pouvoir

TOUTES PUISSANTES

**Les codes du pouvoir pour celles
qui veulent l'exercer autrement**

Préface d'Insaff El Hassini

A L I S I O

Nous voulons toutes plus de pouvoir pour les femmes – mais pas pour nous.

Cette contradiction nous dépasse et elle vient de loin...

Pendant des siècles, les femmes ont été écartées du pouvoir : par la loi, par l'éducation ou encore par la peur. Aujourd'hui, elles se trouvent à ses portes. Pourtant les clés pour les ouvrir, elles, restent hors de portée. Et des millions de femmes le formulent à leur manière : « Je ne veux pas de pouvoir, je veux de l'impact. »

Aussi le pouvoir au féminin reste-t-il un grand tabou. Parce qu'il est associé à un univers masculin de conquête et de domination. Parce que nous n'avons pas été éduquées à ses codes. Parce que celles qui s'y frottent le paient parfois chèrement.

Au sommet, les femmes manquent. Et avec elles, les décisions stratégiques à long terme dont le monde a cruellement besoin : climat, santé, éducation et soin.

À mi-chemin entre l'essai et le manuel pratique, ***Toutes puissantes*** vous aidera à :

- décoder les règles implicites du pouvoir ;
- le redéfinir à votre manière ;
- l'appriivoiser sans vous trahir ;
- le revendiquer, le prendre et l'exercer autrement.

Kaouthar Trojette accompagne les femmes cadres et dirigeantes à exercer le pouvoir sans renier qui elles sont. Ingénieure CentraleSupélec, coach exécutive et experte Femmes et Pouvoir, elle a accompagné plus de 350 femmes à travers une vingtaine de pays. Elle est, avec Elise Bordet, la fondatrice du *Club de Pouvoir*, qui favorise l'ascension, l'accession et l'exercice du pouvoir pour les femmes dans des environnements majoritairement masculins. Elle a aussi créé la newsletter et le podcast ***Toutes Puissantes*** et intervient régulièrement comme experte dans les médias.

ISBN : 978-2-37935-677-3



21,90 euros
Prix TTC France



Rayons : Développement personnel
et professionnel

**TOUTES
PUISSANTES**

Projet apporté par Insaff El Hassini et Héroïse Bolle

Suivi éditorial : Claire Duvivier

Relecture-correction : Le Champ rond

Maquette : Émilie Guillemain

Design de couverture : Elisabeth Hebert

© 2026 Alisio,

une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-677-3

Kaouthar Trojette

Fondatrice du Club de Pouvoir

TOUTES PUISSANTES

**Les codes du pouvoir pour celles
qui veulent l'exercer autrement**

Préface d'Insaff El Hassini

*« Aujourd’hui, l’enjeu n’est plus de savoir si
les femmes doivent prendre le pouvoir ou non.
Mais plutôt comment le prendre pour enfin
créer cet impact, celui auquel nous aspirons
toutes. »*

Kaouthar Trojette

Préface

de Insaïf El Hassini

« Si l'argent donne des options, seul le pouvoir donne le droit de les choisir sans avoir à s'excuser. »

Il y a trois mots que notre société juge inconvenants dans la bouche d'une femme : « sexe », « argent » et « pouvoir ».

Le premier, nous avons appris de haute lutte à nous le réapproprier.

Le deuxième, nous y travaillons encore. Pour ma part, je lui ai consacré toute ma carrière : un podcast, des livres, des conférences, des formations, et un nombre indécent d'heures de coaching passées à apprendre aux femmes comment capter et revendiquer la juste part de la valeur qu'elles créent.

Reste le troisième. Celui-là, peu d'entre nous osent encore l'employer. Comme si le simple fait de le prononcer nous faisait instantanément pousser des épaulettes et naître une irrépressible envie de terroriser tout un open space avant même le premier café.

Le problème, c'est que cette caricature a fini par devenir notre récit collectif. À force de nous servir des Miranda Priestly à toutes les sauces, nous avons progressivement associé le pouvoir féminin à l'autoritarisme, à la froideur,

voire à la cruauté. Dès lors, le débat n'a jamais réellement porté sur le pouvoir lui-même, mais sur la capacité des femmes à l'exercer sans se « dénaturer ».

Cette vision a prospéré grâce à deux mythes aussi tenaces que réducteurs :

Le premier nous vient de la doctrine freudienne. Pendant des décennies, elle a soutenu que les femmes n'étaient finalement que des eunuques rêvant de devenir des hommes à la place des hommes ; et que leur intérêt pour le pouvoir relevait davantage du complexe que de la compétence. Une sorte de syndrome d'Iznogoud appliqué au pouvoir féminin*.

Le second, profondément ancré dans notre histoire et entretenu par des siècles de domination patriarcale, nous a fait croire pendant des générations, à grand renfort d'enfermements domestiques, d'internements et de mises au ban, que les femmes étaient inaptes au pouvoir**.

* C'est l'(in)fameuse théorie de l'« envie du pénis » ou « Penisneid » de Sigmund Freud : certaines petites filles, prenant conscience de l'absence de pénis, éprouveraient un sentiment de manque et d'infériorité qui orienterait leur évolution psychique, leur rapport aux figures parentales et la construction de leur identité féminine.

** Le contrôle de l'autonomie féminine a souvent pris la forme de l'enfermement institutionnel ou domestique. Par exemple, Sophie-Dorothée de Celle, épouse du futur George I^{er} de Grande-Bretagne, fut spoliée de sa fortune et de ses biens avant d'être répudiée puis maintenue recluse au château d'Ahllden pendant plus de trente ans. De même, au XIX^e siècle, l'internement psychiatrique pouvait constituer un instrument de régulation sociale à l'égard de femmes jugées indociles, transgressives ou incompatibles avec les normes familiales et sexuelles de leur époque, comme l'ont montré les travaux consacrés à La Salpêtrière et, plus largement, à l'histoire de l'hystérie féminine. Le roman *Le Bal des folles* de Victoria Mas, par exemple, s'inspire de ce contexte pour décrire ce phénomène historique.

Nous savons aujourd'hui que ces deux mythes sont faux. Pourtant, nous continuons tout de même à nous interroger davantage sur les effets du pouvoir sur les femmes que sur l'effet que les femmes pourraient avoir sur le pouvoir.

Car en réalité, nous n'aimons ni ne détestons plus le pouvoir que les hommes. En revanche, ce qui est certain, c'est que la grande majorité d'entre nous n'adhère pas à l'image du pouvoir tel qu'il est exercé aujourd'hui : vertical, viril, où l'autorité se mesure au volume de la voix et au nombre de coups de poing sur la table.

Alors nous avons fait ce que les femmes font depuis la nuit des temps : nous avons contourné le problème. Et les cercles de pouvoir avec lui. Nous avons préféré parler de « leadership », d'« impact », d'« influence » ou de « responsabilités », sans toujours prendre conscience qu'en évitant le mot, nous nous éloignons aussi de ce qu'il désigne.

Mais aujourd'hui, le sujet est plus politique que jamais.

Car cette représentation du pouvoir a eu, et continue d'avoir, un coût collectif. Il suffit de regarder qui décide du climat, de la santé, de l'éducation ou de la justice. Puis qui manque autour de la table. Ce n'est pas un hasard. C'est une soustraction organisée. Et nos intérêts ne seront jamais pleinement représentés tant que nous accepterons de rester en périphérie.

Cette conversation, je l'ai eue de nombreuses fois avec Kaouthar. Mais c'est à l'autonome 2025, dans un petit restaurant marocain près des Champs-Élysées, qu'elle a pris un tournant inattendu.

J'ai rencontré Kaouthar sur LinkedIn. D'abord un commentaire. Puis un message. Puis un café. Puis un déjeuner. Puis, sans trop savoir comment, des échanges de notes vocales de sept minutes qui commencent par un innocent : « Ça me fait penser à... » et finissent par refaire le monde. Le tout vers 22 heures, c'est-à-dire au moment précis où notre tunnel du coucher vient, enfin, de se terminer. Hashtag Working Mum Life.

Je me souviens très bien de ma réaction lorsqu'elle m'a confié vouloir écrire sur le sujet. J'ai reposé ma fourchette au milieu de ma délicieuse pastilla au poulet pour lui dire : « Mais oui ! C'est là-dessus que tu dois écrire Kaouthar. »

Elle m'a regardée. Je l'ai regardée. J'ai souri. Elle m'a souri. Quelques minutes plus tard, j'étais déjà en train d'écrire à Aurélie Ouazan, mon éditrice, pour lui présenter Kaouthar et son projet. Bref, *the rest is history*.

Si je raconte cette anecdote, ce n'est pas seulement parce qu'elle explique pourquoi j'écris cette préface aujourd'hui. C'est surtout parce que, ce jour-là, j'ai eu l'intuition que cet ouvrage pouvait faire évoluer nos conversations collectives autour des femmes et du pouvoir.

Car dans ce livre, Kaouthar ne nous fait pas l'affront de répondre à un problème systémique par une énième injonction individuelle. Ce qui arrive, malheureusement, encore trop régulièrement lorsqu'on s'attaque au sujet. Au contraire, elle utilise sa rigueur d'ingénieure pour disséquer les mécanismes qui ont éloigné les femmes du pouvoir. Puis, la finesse de son expertise de coach, pour nous inviter à l'appréhender autrement. Avec nos valeurs. Avec nos ambitions. Avec notre propre manière d'habiter le monde. Et de le considérer, non plus comme un instrument de domination, mais comme un levier d'action, de liberté et de transformation. De nous-mêmes et de notre société.

Car comme l'a déjà souligné Karen Horney*, les femmes n'ont jamais jaloué les hommes pour leur anatomie. Ce qu'elles ont longtemps envié, c'est le statut, l'autorité et les privilèges que la société associe à la condition masculine.

Je suis convaincue que ce livre comptera. Non pas par amitié mal placée, mais parce qu'il s'inscrit dans une réflexion plus vaste : celle d'une génération de femmes, dont Kaouthar et moi faisons partie, qui s'emploie à faire tomber les derniers remparts dressés entre la condition féminine et l'équité. Mais aussi, parce que c'est en redéfinissant des mots comme « pouvoir » ou « argent » que les femmes pourront enfin se les réapproprier.

Il est donc temps que nous, femmes, revendiquions notre propre définition du pouvoir. Celle que nous choisissons de construire, de faire vivre et d'incarner. Après tout, c'est ainsi que l'histoire a toujours été écrite : par des femmes ordinaires qui n'ont pas attendu l'autorisation des puissants pour provoquer de grandes transformations. Et ce livre constitue un premier pas dans cette direction.

Belle et puissante lecture.

Insaff El Hassini

* Karen Horney (1885-1952) est une psychanalyste germano-américaine considérée comme l'une des pionnières de la psychologie féministe. Critique de plusieurs théories de Sigmund Freud relatives à la féminité, elle a notamment contesté le concept d'« envie du pénis », soutenant que ce que certaines femmes pouvaient envier relevait moins de l'anatomie masculine que du statut, du pouvoir et des privilèges sociaux accordés aux hommes dans les sociétés de son époque.

Pourquoi sommes-nous (encore) aussi fâchées avec le « pouvoir » ?

Aimez-vous le pouvoir ?
Aimeriez-vous gagner en pouvoir ?
Vous qualifieriez-vous de femme de pouvoir ?
Et si oui, oseriez-vous l'affirmer en public ? Au travail ?
Devant vos amis ? Devant votre famille ?

Vous avez très probablement répondu « non » à au moins l'une de ces questions.

Et c'est un énorme problème.

Parce que tant que nous, les femmes, nous continuerons de détester le pouvoir, d'en avoir peur, de ne pas le revendiquer, il continuera de nous échapper.

Comme partout sur Terre depuis des millénaires.

UN CONSTAT FACTUEL

Il n'y a pas assez de femmes au pouvoir.

Si elles représentent la moitié de l'humanité, en 2023, on n'en comptait que 17 comme cheffes d'État dans le monde, soit 11,3 %.

Ce constat se retrouve dans l'univers du travail.

En France, en 2024, il y avait 3 fois plus d'hommes que de femmes qui siégeaient en comité exécutif dans les entreprises du CAC 40.

Ce manque de représentativité se répercute indéniablement sur l'état du monde. C'est aujourd'hui largement documenté : l'absence de femmes au sommet des structures de pouvoir nous prive de décisions plus inclusives et plus stratégiques à long terme. Chose dont l'humanité a désespérément besoin aujourd'hui. Cela a des répercussions, parmi lesquelles nous pouvons citer :

- l'échec collectif face à la crise climatique ;
- la négligence dans tous nos systèmes, aussi bien dans ceux ayant trait à la santé que dans ceux ayant trait au monde du travail ;
- les dépenses militaires aux dépens des investissements dans l'éducation et le soin.

Et pourtant, le paradoxe réside dans le fait que même si nous sommes nombreuses à vouloir plus de pouvoir pour les femmes **en général**, nous ne sommes pas à l'aise avec l'idée de briguer plus de pouvoir à titre individuel.

Parce que le pouvoir, quand il est aux mains d'une femme, est encore tabou.

Rien que ça : mettre femme et pouvoir dans la même phrase, ça fait froncer les sourcils. Même ceux de femmes de pouvoir. Peut-être les vôtres aussi.

Angela Merkel, qui a été désignée, à quatorze reprises, comme la femme la plus puissante du monde par le magazine *Forbes*, illustre à merveille ce propos : elle a très rarement revendiqué son statut de femme de pouvoir et lui a préféré les notions de responsabilité et de service.

Elle n'est pas la seule.

Trois chercheuses de la Harvard Business School (Francesca Gino, Caroline Ashley Wilmuth et Alison Wood Brooks) ont mené une vaste étude* auprès de plus de 4 000 femmes et hommes. Leurs conclusions sont frappantes :

- par rapport aux hommes, les femmes ont plus de buts dans la vie, mais moins d'entre eux sont axés sur le pouvoir ;
- elles perçoivent le pouvoir professionnel comme moins désirable que les hommes ;
- elles anticipent plus d'effets négatifs si elles atteignent des positions de pouvoir ;
- enfin, elles ont moins envie d'accéder à des postes de pouvoir que les hommes.

En conclusion, et ça rejoint ce que j'observe quotidiennement en tant que coach de cadres dirigeantes, les

* F. Gino, C.A. Wilmuth, A. Wood Brooks, « Compared to Men, Women View Professional Advancement as Equally Attainable, but Less Desirable », 2015.

femmes entretiennent une relation ambiguë au pouvoir : elles veulent plus de sens au travail, elles sont ambitieuses, elles désirent transformer le monde, mais rejettent la notion même de pouvoir. D'ailleurs, si j'avais gagné une minute de vie à chaque fois qu'une femme m'a dit : « Je ne veux pas de pouvoir, je veux de l'impact », je serais déjà immortelle.

Or, vouloir de l'impact sans vouloir de pouvoir, c'est s'épuiser à gratter le mur avec ses ongles pour entrer dans une pièce, alors qu'on pourrait utiliser une clé. C'est noble, mais c'est épuisant, et souvent vain.

“ L'impact, c'est l'œuvre que vous
accomplissez à *l'intérieur* de la pièce.
Le pouvoir, c'est la clé qui
en déverrouille la porte. ”

L'impact est la destination ; le pouvoir est le véhicule.

Ce livre est la forge où vous allez fabriquer les clés de votre trousseau, une par une. La clé pour répondre avec aplomb à une remarque déplacée ; celle pour imposer votre présence sans jamais hausser le ton, ou encore celle pour investir les espaces de décision et vous y faire respecter.

En lisant ces mots, vous culpabilisez peut-être, vous demandant pourquoi ce trousseau vous fait encore défaut.

Ne cédez pas à ce réflexe : vous faire porter la responsabilité est précisément l'une des façons qu'a le système de s'assurer que les femmes restent fâchées avec le pouvoir.

LA TENTATION DE BLÂMER LES FEMMES

En effet, face à la sous-représentation des femmes et des personnes minorisées aux postes de pouvoir, les explications habituelles tournent autour des mêmes diagnostics. Pour les femmes, on parlera de manque d'ambition, de manque de confiance en soi, du fait de ne pas oser demander, négocier ou encore prendre sa place.

Si cette lecture du problème est réductrice, elle est également fausse. Mais l'objet de ce livre n'est pas de justifier une énième fois la légitimité des femmes. Si vous lisez ces lignes, vous savez que vous ne manquez pas d'ambition.

Cette interprétation est surtout dangereuse.

D'abord, parce qu'elle place la responsabilité d'accéder au pouvoir sur les épaules des femmes. Parce que, et toujours selon cette théorie, si vous n'accédez pas au pouvoir, ce serait parce que vous n'en voulez pas assez, parce que vous ne vous en sentez pas capable et parce que vous ne faites pas les bons choix.

Ensuite, parce qu'elle confond deux choses radicalement différentes : le refus du pouvoir tel qu'il existe aujourd'hui, et le refus du pouvoir tout court.

Les femmes que j'accompagne ne manquent pas d'envie de réussir, d'avoir de l'impact ou de gagner en responsabilités. Ce qu'elles refusent, c'est un modèle de pouvoir qui leur demande de renoncer à qui elles sont.

Un modèle qui valorise l'autorité verticale plutôt que la coopération horizontale.

Un modèle qui exige de sacrifier sa vie personnelle, ses relations et sa santé.

Un modèle qui punit la vulnérabilité et fait la part belle à la démonstration de force et à l'absence d'empathie.

Et ce refus n'est pas un problème individuel. C'est un problème culturel et systémique.

Tant qu'on ne comprend pas pourquoi le pouvoir, dans sa forme actuelle, repousse tant de femmes, on continuera de proposer de mauvaises solutions. On continuera de former les femmes à « oser davantage », à « prendre leur place », à « s'imposer ». On continuera de leur dire qu'elles doivent changer, s'adapter (et même se suradapter), quitte à s'altérer.

Finalement, le problème ne vient pas des femmes. Il est intrinsèque à la construction du pouvoir qu'on leur présente.

EN FINIR AVEC LA CULPABILITÉ

Comprendre, cela change tout.

À court terme, cela permet d'arrêter l'auto-flagellation.

D'arrêter de se dire : « Je devrais vouloir plus » ou : « Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ? » Cette culpabilité permanente qui ronge tant de femmes talentueuses peut enfin se dissiper.

Non, vous n'êtes pas défaillante.

Non, vous n'êtes pas trop sensible, trop hésitante, vous n'êtes pas pas assez dure.

Vous réagissez de manière parfaitement cohérente à un système qui n'a pas été conçu pour vous.

À moyen terme, cette compréhension permet de redéfinir le leadership et la réussite.

D'arrêter de former les femmes (et les hommes, d'ailleurs) à un modèle basé sur des stéréotypes de genre datés, inadapté au monde actuel et aux défis auxquels nous faisons actuellement face.

D'arrêter de leur dire qu'elles doivent adopter des codes qui ne leur correspondent pas.

D'arrêter de valoriser un seul modèle de pouvoir, celui qui a dominé pendant des siècles, au profit d'une pluralité de formes de leadership.

À long terme, c'est l'ouverture vers des formes de pouvoir réellement souhaitables.

Pas seulement accessibles, mais désirables.

Des formes de pouvoir plus durables, plus collectives, plus légitimes.

Des formes de pouvoir qui permettent aux femmes de réussir sans renier qui elles sont.

C'est, entre autres, ce que ce livre propose : non pas de vous convaincre de briguer le pouvoir tel qu'il existe, mais de vous aider à construire votre propre définition du pouvoir afin de l'appivoiser. Une définition qui vous ressemble, qui vous anime, et qui vous permet d'avoir l'impact que vous souhaitez sans sacrifier ce qui compte pour vous. C'est ce que nous verrons ensemble dans la première partie.

Puis nous prendrons le temps de nous échauffer en apprenant des outils concrets et actionnables pour gagner en pouvoir sur soi et sur les autres : techniques de régulation nerveuse, ancrage par le corps et stratégies de repartie.

TOUTES PUISSANTES

Une fois outillées, nous pourrons passer à la contre-attaque en apprenant à reconnaître nos opposants et à déjouer leurs stratégies de domination. Puis, dans un dernier temps, nous développerons notre charisme et notre influence pour sortir victorieuses et prendre le pouvoir.

Mais avant d'embarquer ensemble, il est essentiel de revenir au commencement pour comprendre pourquoi nous, les femmes, entretenons un rapport si ambigu au pouvoir.

En effet, c'est critique, parce que ce rapport explique une grande partie des difficultés que nous rencontrons dans notre progression professionnelle.

Pourtant, il reste largement ignoré, impensé : le pouvoir est souvent présenté comme quelque chose de neutre, une simple question de compétences et d'opportunités.

Mais le pouvoir n'est pas neutre.

Il est chargé émotionnellement et symboliquement. Il porte des siècles d'histoire, de domination, de violence, même. Et cette charge pèse différemment selon que l'on est un homme ou une femme.

Le déclic

« Si les femmes ne sont pas perçues comme étant à leur place dans les structures du pouvoir, n'est-ce pas le pouvoir que nous devons redéfinir, plutôt que les femmes ? »

Mary Beard

CHAPITRE 1

DÉCONSTRUIRE LE POUVOIR

P our comprendre pourquoi tant de femmes entretiennent une relation conflictuelle avec le pouvoir, il est primordial de commencer par observer le pouvoir tel qu'il existe aujourd'hui. Ce simple mot, « pouvoir », charrie des siècles d'histoire, de représentations et de pratiques qui façonnent notre imaginaire collectif.

LE POUVOIR DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF

L'une des études* les plus fondamentales sur le pouvoir en organisation identifie, parmi les bases du pouvoir, la capacité de punir, la position formelle dans une hiérarchie et le contrôle des ressources. Cela s'observe dans le quotidien : quand on évoque le pouvoir dans notre société, on pense spontanément à des notions comme le contrôle,

* J.R.P. French, B. Raven, « The Bases of Social Power », 1959.

la hiérarchie, l'autorité, la visibilité et la décision finale. Un pouvoir historiquement masculin, compétitif, vertical, souvent associé à la domination ou à la violence, symbolique, mais pas que.

Cette conception du pouvoir n'est pas tombée du ciel. Elle s'est construite à travers l'histoire et continue de s'incarner dans nos structures actuelles.

Pour mieux la saisir, commençons par une histoire.

L'histoire de Cléo

C'est l'histoire d'une femme, appelons-la Cléo.

Sa famille est à la tête d'une structure parmi les plus renommées de son époque.

Durant sa jeunesse, Cléo s'instruit. Elle est avide de connaissances. Très vite, elle en vient à maîtriser cinq langues, à être érudite dans divers sujets, allant des sciences dures à la diplomatie en passant par la médecine. Elle passe également beaucoup de temps à se former avec son père, sur le terrain. Jusqu'au jour où il meurt.

Elle a alors dix-huit ans, mais est déjà particulièrement intelligente.

Dans son testament, c'est elle que son père a désignée, avec un de ses frères cadets, âgé alors de dix ans, pour reprendre la structure familiale.

Elle s'en accommode.

Mais les trois années suivantes sont terribles. Crise économique et crise environnementale viennent s'additionner et nourrissent des conflits entre le frère et la sœur. Pour ne rien arranger, les conseillers respectifs cherchent, eux aussi, à opposer les deux associés. Entre eux, une vraie lutte d'influence se joue. C'est la guerre.

Dans les décisions stratégiques, alors que le frère de Cléo choisit la lâcheté et les démonstrations de force, elle se montre courageuse, fidèle à ses valeurs et engagements, et visionnaire.

Face à ces désaccords réguliers, Cléo cherche un moyen de reprendre, seule, les rênes du pouvoir. Fine stratège et diplomate, elle parvient à nouer une alliance stratégique avec l'homme à la tête d'une structure voisine, un partenaire économique. Son frère se retire de la partie. Cela permet à Cléo de sortir victorieuse et de prendre la succession de son père.

Gestionnaire avisée, elle stabilise les finances et entreprend des investissements structurants pour le long terme. Elle est une dirigeante compétente, capable de manœuvres politiques complexes. Ainsi, elle préserve l'autonomie de sa structure, tout en conservant le soutien de l'organisation alliée.

Pourtant, quand on parle d'elle, ce ne sont pas ses qualités intellectuelles que l'on vante. On complimente son physique plutôt que ses compétences, et on insinue qu'elle use de ses charmes pour manipuler les hommes autour d'elle et parvenir à ses fins. En bref, elle ne devrait sa réussite qu'au sexe.

Si cette histoire semble familière, c'est parce que nous connaissons toutes des Cléo, et que vous en êtes peut-être une vous-même.

C'est aussi parce que cette femme, nous la connaissons tous. Cette femme, c'est Cléopâtre. Elle a vécu au 1^{er} siècle avant J.-C. Et ce qui était vrai à son époque l'est toujours aujourd'hui, plus de deux mille ans plus tard.

Peut-être justement parce que les histoires de pouvoir nous ont été racontées de la même manière : comme des histoires d'hommes, de combat, de domination.

Et quand bien même une femme, rare exception, parvient à s'en emparer, malgré tous les obstacles qu'elle rencontre, elle n'est jamais vraiment à sa place ni légitime. Son pouvoir est associé à son physique, à la tromperie ou à une soif de domination plutôt qu'à ses mérites, ses compétences ou son envie d'impact positif.

Ses moindres faits et gestes, et ses tenues bien évidemment, seront examinés minutieusement, critiqués. Ses erreurs seront jugées et sanctionnées plus sévèrement.

Parce que notre société déteste et punit les femmes de pouvoir.

Le pouvoir qui nous repousse

Le pouvoir qui nous est présenté, celui qui nous repousse, est une construction historique. Pendant des siècles, l'exercice du pouvoir public a été une prérogative quasi exclusivement masculine.

Ce modèle s'est donc bâti sur des archétypes – le roi, le chef militaire, le patriarce – et a fini par valoriser des attributs et des comportements spécifiques : la compétition, l'autorité verticale et une forme de dureté relationnelle.

Or, ces attributs sont aussi culturellement ceux qui sont rattachés à la masculinité.

“ Le pouvoir, dans l'imaginaire collectif, est un nom masculin. ”

Il possède trois caractéristiques qui découlent de cet héritage : il est pensé comme un combat, structuré comme une domination, et finalement confondu avec l'abus.

D'abord, son vocabulaire révèle sa nature profondément belliqueuse. On parle de *conquête* de pouvoir, de *campagne*, de *stratégie*, d'*alliés* et d'*ennemis*. Nous sommes en plein champ lexical de la guerre. Cette vision repose sur l'idée d'un environnement hostile où gagner signifie écraser l'adversaire. Le pouvoir est alors compris comme un jeu à somme nulle : ce que l'un gagne, l'autre le perd.

Cette logique de combat se matérialise dans une structure fondamentalement verticale. Dans nos organisations, les individus sont classés dans une « hiérarchie » pyramidale avec des « supérieurs » et des « collaborateurs ». Cette forme garantit qu'il y a de moins en moins de place à mesure que l'on s'approche du sommet, institutionnalisant la compétition. Le verbe « diriger » prend alors tout son sens : donner des ordres à sens unique, du haut vers le bas. C'est la définition même de la domination : exercer son autorité sur d'autres, qui s'y soumettent.

Enfin, cette culture du combat et de la domination mène inévitablement à une confusion toxique. Les scandales politiques et économiques nous montrent sans cesse comment le pouvoir, ainsi conçu, glisse vers l'abus, l'injustice et le favoritisme. L'outil se confond alors avec son excès, et le pouvoir n'est plus vu comme un moyen d'agir, mais comme une force intrinsèquement corruptrice. « Le pouvoir corrompt, et le pouvoir absolu corrompt absolument », disait Lord Acton.

Un pouvoir guerrier, vertical et perçu comme abusif par nature : voilà le modèle qui nous est présenté. Voilà pourquoi de nombreuses femmes le rejettent.